

Recherches sociographiques



W. J. ECCLES, *Frontenac*

Fernand Dumont

Volume 4, numéro 1, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055171ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055171ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, F. (1963). Compte rendu de [W. J. ECCLES, *Frontenac*]. *Recherches sociographiques*, 4(1), 118–119. <https://doi.org/10.7202/055171ar>

largement utilisé les faits fournis par les documents pour nous faire connaître « les réactions des Canadiens, la raison de leur conduite à certaines périodes de leur histoire » (p. 9). « Le but que j'ai poursuivi, écrit-il, a été de surprendre l'homme du Canada durant certaines phases importantes de son passé » (p. 9).

La méthode et l'intention de l'auteur invitent à deux remarques. L'ouvrage de Roquebrune rapporte des *faits*, beaucoup de faits : on y retrouve l'histoire du faux portrait de Champlain (p. 30), de l'ascétique Maisonneuve (p. 71 et suiv.), de l'incapable La Barre (p. 109), etc. Ce qui étonne dans tout cela, c'est le peu de place faite à l'interprétation. Il n'y a vraiment pas d'analyses poussées, de tentatives d'explication un peu générale. L'auteur aurait pu réaliser là une œuvre originale, d'autant plus que, dans l'ensemble, les faits rapportés ne sont pas neufs pour qui connaît le moindrement l'histoire du Canada sous le Régime français. L'ouvrage est donc davantage celui d'un chroniqueur que celui d'un historien.

Notre deuxième remarque a trait à l'intention de l'auteur. Roquebrune a voulu surprendre « l'homme du Canada ». L'impression qui nous reste est qu'il a avant tout surpris l'*homme de guerre* canadien. En effet, des huit chapitres de l'ouvrage, six se rattachent aux activités militaires de nos ancêtres : « La guerre des Canadiens contre les Anglais » (ch. IV), « Conquêtes des Canadiens » (ch. V), « Le drame de Louisbourg » (ch. VII), « Les derniers jours d'une colonie française » (ch. VIII), etc. Nous avons peine à croire, pour notre part, que le Canada des années 1600-1760 ne fut qu'un immense champ de bataille. Nous aurions aimé en savoir davantage sur l'économie, les structures sociales, les modes de vie, les métiers. Le troisième chapitre, « Un peuple de militaires et de traitants », le plus intéressant à notre avis, touche quelques-uns de ces thèmes. Là encore, cependant, les analyses tournent vite court.

En refermant le livre de M. de Roquebrune, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a encore place dans notre littérature pour un ouvrage sur les Canadiens d'autrefois.

Jean-Paul MONTMINY, O. P.

W. J. ECCLES, *Frontenac*, Éditions H M H, Montréal, 1962, 185 p. (Collection « Figures canadiennes »).

Traditionnellement, Frontenac était considéré comme le sauveur de la Nouvelle-France, l'homme providentiel des moments de crise. M. Eccles a voulu détruire ce mythe et, ma foi, il a fort bien réussi. Peut-être même, dans la fougue toute britannique qui paraît l'avoir animé, a-t-il dépassé le but qu'on s'accorde à reconnaître aux entreprises de révision des vues historiques conventionnelles.

Frontenac nous apparaît désormais comme l'un de ces multiples personnages endettés, vaniteux, ambitieux et bassement courtisans que comptait la noblesse décadente du XVII^e siècle. Se mêlant volontiers de problèmes administratifs qui ne relevaient pas de ses attributions, se querellant avec l'intendant, l'évêque et les notables de la colonie, il se substituait même aux mécanismes ordinaires de la justice. Il manifestait un appétit ridicule du prestige : il allait jusqu'à prétendre, dans sa correspondance avec les autorités de la métropole, qu'il avait réuni 1,000 personnes, pour des sortes d'États généraux, dans la toute petite église des Jésuites (parodie des fastes royales qu'il a d'ailleurs répétée, le lendemain, pour les sauvages). Il ne détestait pas rejeter sur autrui les échecs qu'il rencontrait, même ceux qu'on ne lui imputait pas ; ainsi, il était tenté d'expliquer les difficultés rencontrées au cours de sa première traversée à Québec par le refus des capitaines de navires de suivre ses ordres. Il n'a pas hésité à se transformer en vulgaire trafiquant de fourrures et à utiliser les pouvoirs de sa charge pour brimer ses concurrents. Enfin, quoi qu'on dise, c'était un piètre chef de guerre.

Et nous voilà amenés tout naturellement aux conclusions de M. Eccles : « C'est pendant cette période que la Nouvelle-France commença à brûler la chandelle par les deux bouts ; si son existence en fut écourtée, du moins fut-elle particulièrement brillante. Cet éclat apparaît aussitôt à tous ceux qui étudient cette période, même superficiellement. Aux yeux de certains, il a semblé que cette lumière émanait de Frontenac et qu'elle irradiait de sa personne sur la Nouvelle-France, alors qu'en vérité ce fut le contraire qui se produisit » (p. 182).

La lecture de ce petit livre nous laisse un certain malaise. On a l'impression d'une charge. Ainsi, pour M. de la Barre, qui remplaça quelque temps Frontenac comme gouverneur, l'auteur se montre plus indulgent : ses échecs sont expliqués, en définitive, par le manque de chance (p. 100). Non pas que nous soyions tenté de regretter le cher mythe évanoui : dans l'historiographie canadienne, il reste bien d'autres héros très fermes sur leur socle. Mais la thèse a quelque chose d'excessif en un autre sens. Dans ce livre, Frontenac nous apparaît étrangement seul ; je veux dire que l'arrière-plan de la société de l'époque manque de consistance.

Faut-il rappeler que Frontenac, gouverneur d'une petite colonie, était un rouage dans un système administratif vaste et rigide ; ses querelles avec l'intendant, par exemple, s'expliquent sans doute quelque peu par un mode trop abstrait de répartition des pouvoirs. Quant à la traite des fourrures, elle était une nécessité inéluctable dans une pareille structure sociale : la pauvreté des autres ressources, les conflits d'intérêts avec la métropole, la faible population, la pénurie d'artisans rendaient difficile une autre orientation de l'économie et des occupations. On est dès lors étonné de cette déclaration de l'auteur : « La mission de Frontenac était fort simple : faire abandonner aux coureurs de bois leur manière de vivre, pittoresque mais économiquement nuisible, et les engager dans des occupations moins rémunératrices pour eux et plus monotones, mais en définitive infiniment plus avantageuses pour la Colonie. Il devait aussi, bien entendu, parer aux menaces extérieures qui pesaient sur le commerce des fourrures... » (p. 55). Était-ce vraiment si simple ?

Dans sa volonté de dissiper un mythe, M. Eccles a peut-être méconnu un certain nombre de problèmes historiques qui nous importaient davantage.

Fernand DUMONT

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Louis FRÉCHETTE, *Mémoires intimes*, Montréal, Fides, 1961, 200 p. (Collection du Nénuphar).

En publiant les *Mémoires intimes* de Louis Fréchette dans la collection du Nénuphar, les Éditions Fides ont rendu service à tous les chercheurs intéressés au Canada français. Dans une note, Fréchette écrivait : « Il s'agit... dans ces pages, de faire revivre un peu, à l'aide de nos réminiscences personnelles, quelques lueurs d'un passé vieux de plus d'un demi-siècle, dans ce qu'elles peuvent avoir d'intéressant pour d'autres yeux que les miens. Néanmoins, il est de mes souvenirs d'enfance qui, s'ils ne sont pas d'un intérêt bien général, indiquent au moins le caractère d'une époque, en font revivre quelques lignes effacées, donnent la couleur spéciale d'un certain milieu » (cité p. 173).

Fréchette ne nous livre donc pas une analyse historique fouillée, appuyée sur les documents écrits, ponctuée de jugements. Il raconte. Et son récit, bien accordé aux réactions de ses concitoyens, nous amène à vivre avec eux les événements quotidiens des années 1840-1850.